

HENRI RACZYMOW

HEINZ

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SAISIE, *récit*, 1973.

SCÈNES, *nouvelles*, 1975.

BLUETTE, *récit*, 1977.

CONTES D'EXIL ET D'OUBLI, *récit*, 1979.

RIVIÈRES D'EXIL, *roman*, 1981.

« ON NE PART PAS », *roman*, 1983.

UN CRI SANS VOIX, *roman*, 1985.

MAURICE SACHS OU LES TRAVAUX FORCÉS DE LA FRIVOLITÉ («NRF Biographies»), 1988.

LE CYGNE DE PROUST, *essai* («L'Un et l'Autre»), 1990.

NINIVE, *récit*, 1991.

BLOOM & BLOCH, *roman*, 1993.

QUARTIER LIBRE, *récit* («Haute Enfance»), 1995.

PAUVRE BOUILHET, *essai* («L'Un et l'Autre»), 1998.

RELIQUES («Haute Enfance»), 2005.

DIX JOURS « POLONAIS », *récit*, 2007.

ERETZ, *récit*, 2010.

Chez d'autres éditeurs

LA MORT DU GRAND ÉCRIVAIN, *essai*, Stock, 1994.

L'HOMME QUI TUA RENÉ BOUSQUET, Stock, 2001.

LE PLUS TARD POSSIBLE, *récit*, Stock, 2003.

COURBET L'OUTRANCE, *essai*, Stock, 2004.

LE CYGNE INVISIBLE, *récit*, Melville, 2004.

LE PARIS RETROUVÉ DE MARCEL PROUST, Parigramme, 2005.

AVANT LE DÉLUGE, *récit*, Phileas Fogg, 2005.

TE PARLER ENCORE, *récit*, Éd. du Seuil, 2008.

RUSE ET DÉNI. Cinq essais de littérature, PUF, 2011.

HEINZ

HENRI RACZYMOW

HEINZ

récit

nrf

GALLIMARD

Pour Anne

Quand vous cloueriez votre oreille à leur bouche vous n'entendriez rien : nul son ne sort du cœur des morts.

CHATEAUBRIAND

Parfois, le soir, sans raison, je me sentais très triste. Sans raison ? Certainement pas. Je l'ignorais, voilà tout. Pour me consoler, il me fallait ma grand-mère. Comme un chien qui ferait des kilomètres pour retrouver son maître, il me fallait de même prendre la piste. À moins que la raison de ma tristesse, ce fût justement que ma grand-mère, à ce moment-là, me manquait jusqu'au désespoir. Qu'il n'y eût pas d'autre raison.

L'étonnant, quand je songe à ces épisodes, c'est que mes parents eussent autorisé un petit garçon de huit ou neuf ans à sortir ainsi dans les rues de Belleville à la nuit tombée. Moi, je ne l'eusse pas fait. Ils devaient pressentir l'urgence de ma demande et l'ampleur de ma tristesse. Ni les uns ni les autres n'avions évidemment le téléphone. Pour s'assurer que nous étions bien là, pour seulement pouvoir se parler, il fallait se déplacer. On allait frapper chez les gens, tout ce qu'on risquait était de trouver porte close. On laissait un petit mot, ou rien du tout, ou on frappait chez la voisine pour dire qu'on était passé.

Mes grands-parents n'habitaient pas très loin de chez nous : dans le bas Belleville, au 34 rue Bisson, et ils travaillaient au fond de la cour du 4/6 rue Dénoyez, à côté des établissements Bronberg, fabrique de confection. Nous, c'était le haut de la rue de la Mare, au croisement de la rue des Couronnes, des Cascades, des Envierges et Levert. Pour aller les retrouver, je pouvais emprunter la rue de Belleville à partir de la station de métro Pyrénées, ou bien la rue des Couronnes. La rue de Belleville était animée, achalandée, pleine de boutiques et de lumières. Celle des Couronnes était déserte, triste, sans couleurs. Mais c'était plus rapide.

Samedi soir. Je descends donc la morne rue des Couronnes qui mène vers des ténèbres encore plus étranges. À droite, le haut mur derrière lequel se trouve le terrain vague qui jouxte le passage Botha, ô Casque d'Or, Simone Signoret et Serge Reggiani. À gauche, la voie ferrée de la Petite Ceinture où il ne passe plus guère de trains, et des entreprises industrielles de méchante allure. Je ne doute pas pourtant d'embrasser bientôt mes grands-parents.

Je grimpe d'abord au deuxième étage de leur logement (on ne s'encombrait pas de code, à l'époque), cage d'escalier à peine éclairée aux marches et à la rampe branlantes, waters (à la turque bien entendu) encastrés dans le mur entre chaque palier. Je frappe, pas de réponse. Je tente ma chance chez la voisine en face. Mais elle ignore où sont les Dawidowicz. De cette voisine, je ne sais pas grand-chose, je sais qu'elle est juive, une *yiddishké*, voilà tout, à cause

de son accent. Et qu'elle s'appelle Mme Szaphir, ou Szapir. Mais elle, elle me connaît. Elle sait, pour moi. Pour les Dawidowicz, je veux dire. Elle connaît leur histoire. Elle sait. Très aimable, me parle très gentiment, doucement, comme à quelqu'un qu'il faut ménager, quelqu'un de fragile, qui n'est pas tout à fait en chair et en os, comme à un fantôme qu'il ne faut pas brusquer ni effrayer. Elle sait mon nom. Elle sait tout. M. *Honri*. Son fils Hershl. Tout.

Alors, l'âme en peine, craignant le pire, c'est-à-dire de ne pas voir mes grands-parents ce soir, je descends la rue Bisson puis la rue Ramponeau, emprunte à droite la rue Dénoyez, me disant qu'un samedi soir j'ai tout de même peu de chances de les trouver dans leur atelier de *shmattès* et d'*altè zachen*. Et en effet, au fond de la cour, personne. L'atelier de M. et Mme Bronberg est lui aussi plongé dans l'obscurité. Même les chats restent invisibles. Les machines à coudre se sont tues. Et même les radios (à cette époque la télévision n'a pas encore atteint les contrées prolétaires). Je devais avoir peur, je suppose, très peur même.

Mais où peuvent-ils bien être, les Dawidowicz? Chez les Oksenberg avenue Jean-Jaurès? Chez les Mager boulevard Barbès? Chez des Dawidowicz ou des Oksenberg que je ne connais pas? À une soirée de leur société d'originaires de Konskie, Pologne? Pourquoi alors ne m'ont-ils pas emmené avec eux, comme ils le font à chaque occasion, venant me chercher rue de la Mare, solennellement endimanchés, pomponnés, parés, ornés, bijoutés, poudrés, amidonnés,

costumés, maquillés, gominés, parfumés? Me faire ça à moi, me trahir, m'abandonner.

De ces rues silencieuses, sombres et désertes, je retourne à la maison, au 71 rue de la Mare. La rue des Couronnes m'enténèbre définitivement. Pas de boutiques, pas de lumières, je suis comme seul au monde.

C'est en revoyant hier soir à la télévision Josiane Balasko incarner la mère dans *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes* que le déclic s'est produit : j'écrirai ce livre sur ma mère. J'avais écrit sur mon père, sur mon frère. Sur ma mère aussi en vérité, mais de façon trop éparse et erratique. Avec ce livre, le tableau serait complet. Ma mère, comme me le dit une amie, dans la liste de mes livres, c'était le chaînon manquant. Eh bien, outre ledit chaînon, elle serait aussi le bouquet final. (Elle-même aimait l'expression populaire : *C'est le bouquet!* qui fait peut-être allusion au feu d'artifice.) Alors voilà, c'est le bouquet, elle, Anna Dawidowicz, telle qu'en elle-même, ma mère.

Dire une fleur serait trop peu, non, un bouquet s'impose, ne lésinons pas, une gerbe immense, qu'on embrasse sans l'enserrer entièrement, comme un enfant la taille de sa mère. Du temps de la rue de la Mare, quand, dans la cuisine, elle portait un tablier de ménagère, je m'amusais à l'enserrer ainsi de mes petits bras et à tenter de dénouer

la rosette de sa ceinture. Rosette aussi, c'est joli. Bouquet, rosette.

Mais peut-être fais-je erreur. Anna, rue de la Mare ni ailleurs, ne portait peut-être pas de tablier dont la ceinture se nouait dans le dos. Peut-être est-ce bien plutôt chez moi le souvenir d'un geste que je faisais à ma grand-mère Matl rue Bisson, au 34. La rue Bisson de ce temps-là n'existe plus, comme tant d'autres choses de ce quartier, à commencer par la cour du 4/6 rue Dénoyez Paris XX^e où est née ma mère, cette cour au fond de laquelle Anna, fine observatrice, disait que les rats qui y foisonnaient étaient plus gros que les chats. Cette cour était semblable je crois à celles de Varsovie avec ses bruits incessants du cliquetis des machines à coudre et des chansons populaires à la TSF, les jours d'été quand toutes les fenêtres étaient ouvertes, et combien dissemblable de celle de l'Hôtel de Guermantes dans le noble Faubourg. Il y passait davantage de voitures à bras chargées de *shmattès* que d'élégants tilburys. Elle était faite de logements vétustes et sans confort, d'ateliers bruyants de machines Singer qu'actionnaient de jeunes mécaniciens en marcel, *des rescapés*. C'est là qu'Anna a grandi le long des années trente avec son frère Hersh. Aujourd'hui, pfuitt, disparue, rasée, engloutie, encore plus sûrement que les idoles des sixties dans la chanson de Gainsbourg.

Oui, c'est elle probablement, ma grand-mère, que j'en-serrais de mes petits bras dodus, et dont je dénouais la rosette de tissu derrière la taille. Je crois revoir son sourire

alors, comme devant toutes les « bêtises » que je pouvais commettre en sa présence et même à son encounter. Elle me souriait toujours, d'un sourire un peu triste qu'elle accompagnait d'une douce parole yiddish pleine d'indulgence, se souvenant peut-être de son fils, le vrai, Henri / Hershl, qui faisait pareil au même âge vingt-cinq ans plus tôt, et que représentent vingt-cinq ans? peu de chose en somme et pourtant une ère géologique car c'était avant la guerre, avant ce malheur sans nom. Comment alors ma grand-mère, de mes « bêtises », eût-elle pu prendre ombrage, être seulement agacée?

Ma mère, c'était le contraire. Aucune indulgence, aucune patience. Des cris, des paroles grossières, des coups peut-être. Sans doute tenais-je ma grand-mère pour ma véritable mère, l'autre, la vraie, n'étant qu'une marâtre, qu'une erreur de quelque administration arbitraire. Ou alors, j'avais deux mères, un peu comme le tableau qui devait tant me troubler, plus tard, bien plus tard, celui de Léonard de Vinci, au musée du Louvre, représentant le petit Jésus avec ses deux mères, sainte Anne et Marie, l'une comme encastrée dans le giron de l'autre, comme si elles n'avaient qu'un corps pour deux têtes. Laquelle est la vraie? Je serais donc le petit Jésus? Et alors, pourquoi pas! Qui a dit que je ne le méritais pas? Quant à l'agneau du sacrifice à venir, je ne sais que trop qui il peut être. D'ailleurs, le sacrifice eut déjà lieu. (La première fois que je lus INRI au-dessus d'un christ, je crus déchiffrer mon nom.)

Anna, c'est le gros morceau. Le morceau difficile, pour moi, à avaler. Celui qui passe le plus mal. Qu'on ne peut déglutir aisément. Qui reste là, sur l'estomac, qui occupe un coin de tête, qui encombre, qui occupe le territoire, c'est mon territoire occupé à moi. Encore maintenant. Le morceau qui ne passera jamais. Mais peut-être aujourd'hui le temps est-il enfin venu de domestiquer la chose, de me l'intégrer, me l'incorporer, me l'assimiler, me la métaboliser, me la passer au hachoir, à la moulinette, celle de mes mots, faire de la chose ma chose, et qu'on n'en parle plus. Ce serait un peu comme si, moi sortant d'elle, il me fallait, en pariant que c'est désormais et enfin possible, faire le chemin inverse, l'incorporer en moi, la réincorporer, accoucher d'elle à l'envers. La manger en somme, la cannibaliser. Elle sera fixée une fois pour toutes, comme un papillon exotique et rare, dans ce livre. Un papillon aux couleurs chatoyantes mais aux ailes pleines de poudre éminemment toxique et invisible au premier regard. Mais ne commençons pas avec les griefs, les différends, les malentendus, j'aurai bien le temps, tout le temps. Il me faut, il me faudrait d'abord restituer ma mère elle-même. Anna Dawidowicz. Elle-même. Ne m'a-t-elle pas préexisté? Contrairement à ce que pensent les enfants, toute mère dispose aussi d'une identité en dehors de soi. Anna, tout le monde ne l'appelait pas maman, il faut que je m'en persuade. On pouvait l'appeler Mme Anna. On pouvait l'appeler *Hannè* aussi, avec une consonne gutturale au début. Ou encore *Hannèlè*, diminutif yiddish. Comment son frère, jadis,

l'appelait-il? Et lui, son frère, comment l'appelait-elle? Henri? Hershl? Heinz? Riri?

Elle est celle que je connais le moins. De mon père, de mon frère, et même de mon grand-père Dawidowicz, le brocanteur de la rue Dénoyez à Belleville, le marchand de *shmattès* de seconde main, j'ai pu aisément parler. C'est sans doute qu'elle est la plus... la plus quoi? Proche serait encore trop peu dire. À laquelle je suis le plus intimement lié. Pour des raisons biologiques certes comme tout un chacun. Mais pas seulement. C'est ça, le gros morceau dont je parlais. Cela, cette intimité-là, cette proximité. C'est-à-dire que son histoire m'est très consubstantielle. Son histoire me constitue. Parler de mon père, de mon frère, de mon grand-père me fut assez facile. C'était des êtres ainsi faits que je pouvais les résumer en quelques phrases. Leur histoire n'était pas mon histoire. Ou moins, beaucoup moins. Elle ne faisait que côtoyer la mienne un temps plus ou moins long, la frôler, l'enjamber comme une autoroute en surplombe une autre. Mais ma mère...

Ma mère, pour moi, c'est un nœud. Un autre que moi qui l'eût connue pourrait la résumer en quelques phrases, un pour qui elle n'eût pas été un nœud justement. Je suppose que mon père et mon frère l'auraient pu. À leurs yeux, Anna n'était ni plus ni moins complexe que n'importe qui. Aux miens non. C'est le nœud entre nous que je ne peux défaire, ce nœud de vipères. Ce nœud ne la caractérise pas en tant qu'être singulier, mais le lien entre nous.

Mon histoire résulte directement de la sienne, son histoire à elle m'enfante, je suis le fils de son histoire, mon identité vient au monde de son histoire. De ce qui lui arriva d'ineffaçable, vers l'âge de quatorze ans, un jour du début de l'année 1943, quelque part en Charente, entre Angoulême et Limoges, dans la France profonde, si profonde, dans le minuscule village où les Dawidowicz étaient assignés à résidence. Comme des criminels.

On lui prit son grand frère.

Je me dis : oui, mais à ma grand-mère on prit le fils, non ? Et à Simon pareil, on prit le fils, le *kaddish*, celui qui serait là pour dire les mots qu'il faut à votre inhumation. Vous pouvez mourir tranquille, votre *kaddish* est là pour dire le *kaddish*, la prière, et à qui on déchirera un pan de chemise. Et si par malheur on vous le supprime, ce *kaddish*, alors justement, vous ne pourrez pas mourir tranquille, vous mourrez inquiet, c'est-à-dire que vous vivrez inquiet, pas tranquille.

À eux donc, on prit le fils. Bien sûr.

Mais ma mère... Ce qui eut lieu pour ma mère me concerne plus directement, dans ma chair même, me constitue, m'a fabriqué. Voilà, c'est le mot : la disparition d'Heinz Dawidowicz en 1943, cet être que je n'ai pas connu, dont Anna m'a si peu parlé, m'a fabriqué. Génétiquement fabriqué. Bien davantage que la disparition de Rywka, ma grand-mère paternelle, dans les mêmes circonstances. Cela eut certes une influence, mais cela ne m'a pas fabriqué.

Composition : Dominique Guillaumin
Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'imprimerie Floch
à Mayenne, le XXX avril 2011.
Dépôt légal : avril 2011.
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-013361-1 / Imprimé en France.



Heinz

Henri Raczymow

Cette édition électronique du livre
Heinz de *Henri Raczymow*
a été réalisée le 09 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133611).

Code Sodis : N49105 - ISBN : 9782072443244.

Numéro d'édition : 182896.